Fleurs Du Printemps

Tongas, p. 37 15.00

Thibault (6.01)

FLEURS

DU

PRINTEMPS

FLEURS

DU

PRINTEMPS

— PAR —

Mme Duval-Thibault

AVEC UNE PRÉFACE DE BENJAMIN SULTE

Chanter, ou je m'abuse,
Est ma tâche ici-bas.
Tous ceux qu'ainsi j'amuse
Ne m'aimeront-ils pas ?

—BÉRANGER.

FALL RIVER, (MASS.) E. U.
Société de Publication de l'Indépendant, Editeur,
49 Rue Bedford 49
1892.

LIBRARY
NOV 23 1973
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
3939
T55F4

Enregistré, en l'année 1892 par Mme Duval Thibault, au bureau du conservateur de la bibliothèque congressionnelle à Washington, conformément à la loi du Congrès.

A

ALFRED GARNEAU

DONT LES CONSEILS SONT
RECHERCHÉS
PAR NOS ÉCRIVAINS

HOMMAGES ET REMERCÎMENTS

DE L'AUTEUR.

PRÉFACE

Ceci est un livre de bonne foi, dirait Montaigne. et d'une expression bien naturelle, dira le lecteur. C'est la jeunesse qui vit dans ces pages, c'est l'élan du cœur qui s'y manifeste. On les lirait même à soixante ans, ne fût-ce que pour revoir ces horizons des premières années qui nous éblouissaient et que l'on s'étonne de retrouver dans les regards de ceux qui commencent la vie après nous.

Il est de l'essence de la jeunesse de chanter et d'admirer la nature. L'auteur de ce petit livre en est un exemple charmant. Il y a du Pierre Dupont dans sa plume agreste et descriptive. Lisez le *Ruisseau qui murmure* et vous avez tout un poëme à la fois ci-

tadin et champêtre : *il* et *elle* se sont rencontrés, compris, aimés—notre histoire à tous.

Mademoiselle Anna-Marie Duval avait déjà signé de ce nom plusieurs des chants qui se trouvent dans ce recueil lorsque, il y a quatre ans, elle fit la connaissance de M. Onésime Thibault, de l'INDÉPENDANT, de Fall River, et comme les deux artistes étaient destinés l'un pour l'autre, l'union décisive ne tarda point. C'est ainsi que le premier volume de poésies d'une plume canadienne, acclimatée par delà nos frontières, voit le jour en ce pays. Espérons qu'il ne sera pas le seul. Nos compatriotes fixés aux Etats-Unis manifestent des talents littéraires bien remarquables en ce moment ; ils iront sans doute jusqu'au livre, et cela bientôt. Le livre, c'est la grande épreuve, mais plusieurs écrivains que je pourrais nommer, en tournant autour de Fall River, ont la valeur requise.

J'écrivais un jour à mademoiselle Anna-Marie huit lignes rimées qui ne sont pas de trop dans cette page :

Le travail a formé vos jeunes habitudes ;
A l'âge des plaisirs, vous teniez la maison,
Et, dans un moment libre, à vos chères études
Allait votre raison.

Vous savez maintenant ce que c'est que la vie.
Plus tôt nous l'apprenons et plus c'est pour le mieux.
Un jour vient où, navré, l'indolent nous envie
Ce grand bienfait des dieux.

Le ton naturel des vers que l'on nous présente dans ce recueil indique un véritable fond poétique et un talent d'exposition qui ne peut guère s'acquérir tout entier par la seule pratique. Il est naturel ou il n'est pas. Celui de tous nos talents qui ne se commande point, c'est le jet, le feu, l'entraînement, l'étincelle divine dont le poète est embrasé à l'heure suprême de l'inspiration. La tournure de la phrase, le choix et l'arrangement des mots élèvent la pensée, tout en conservant des choses de la terre ce qu'il faut pour ne jamais nous dépayser.

Les chants inspirés par le Canada, première patrie de l'auteur, sont suivis des impressions intimes, tristes comme une voix d'exilé, puis gais comme lorsque l'on rencontre des amis. Ensuite viennent les vers en langue anglaise, montrant bien que nos compatriotes savent penser dans n'importe quelle langue que leur imposent les nécessités de l'existence. Car c'est la vie de nos Canadiens détachés du sol natal que chante madame Duval-Thibault. Elle intensifie dans les cercles des nôtres répandus au loin, l'amour du Canada, si bien conservé encore, mais menacé dans son avenir.

Les pièces sont courtes et visent au but. C'est une bonne idée que d'en avoir conservé la date, car l'extrême jeunesse de l'auteur lui en fait un double mérite.

La forme est presque toujours celle des vers chantants—des vers qui semblent chanter sans musique. J'aime ceux-là par-dessus tout, parce qu'ils sont difficiles à composer et qu'ils parlent la langue des hommes d'esprit. Lisez-les donc, en les scandant.

La variété des coupes du vers, des stances, des couplets, des strophes, y est remarquable—signe d'un talent fécond et qui a des ressources. Chaque cri du cœur a son intonation particulière ; c'est tout un monde pour le poète qui sait le comprendre. Comme un instrument touché par l'artiste invisible, madame Duval-Thibault fait résonner le vers et charme notre entendement. Remarquez que c'est dans le genre modeste—mais nous n'en pensons pas moins, après l'avoir lue. Elle évoque les nobles et douces pensées. Il n'y a rien de nébuleux dans sa manière : c'est la vie telle que nous la subissons. La mère en permettra la lecture à sa fille, et bienheureux seront les gens de tous âges qui liront ces gentilles compositions, car ils y retrouveront ce qu'ils n'ont pas songé à écrire au temps de la jeunesse, cette époque des émotions vives et attachantes. J'ai été ravi, un jour, en revoyant l'une de mes pièces de vers qui datait de mes vingt ans, non qu'elle fût bien faite, mais parce qu'elle me rappelait une heure de la vie que j'avais oubliée. Nous en sommes tous là - un coup d'œil en arrière fait du bien au cœur.

Vivez donc, jeunesse ! et chantez ! Le chant, c'est le baume de l'âme, a-t-on dit. Que chaque âge s'empresse de nous confier ses impressions, vers ou prose, en attendant le jour des concerts célestes, qui surpasseront nos moyens actuels pour créer l'harmonie dans les sons et la beauté dans le langage.

BENJAMIN SULTE.

Ottawa 15 mars 1892.

FLEURS DU PRINTEMPS

Celles qu'Avril fait éclore
Dans les prés et dans les bois
N'ont pas l'éclat qui décore
Maintes fleurs des autres mois.
Pâles, frêles, un peu folles,
Epanouissant souvent
Leurs délicates corolles
Au souffle glacé du vent,
La Nature les égrène
Une à une, chaque jour,
Sur la route où se promène
Le Printemps avec l'Amour.

QUÉBEC

QUÉBEC

"C'est là que je voudrais vivre,
Aimer, aimer et mourir."

JE l'aimerai toujours, ce beau Québec antique,
Séjour aimé de mes aïeux,
Avec son rocher gris et la beauté magique
De son ciel pur et radieux,
Et le fleuve superbe aux vagues azurées,
Qui passe en caressant ses pieds,
Les montagnes au loin, de verdure parées,
Levant au ciel leurs fronts altiers !

C'est vers ce lieu béni que mon âme s'élance,
Dans les longs rêves de bonheur ;
C'est là que je voudrais, fixant mon existence,
Couler des jours pleins de douceur.

A contempler souvent cette noble nature
Qui transporte et charme les yeux,
L'esprit tout reposé se dilate et s'épure,
Et devient ainsi plus heureux.
Sous ce soleil doré qui se plaît à répandre
Son feu doux et vivifiant,
Il semble qu'en ce lieu l'âme devient plus tendre,
Le cœur plus chaud et plus aimant ;
C'est là qu'on peut rêver, quand l'étoile scintille
Au ciel qu'elle vient animer,
En écoutant le chant de la brise gentille. . .
C'est là que je voudrais aimer.

Et lorsque de la vie au cours pur et paisible
S'approche le soir éternel,
Sur ce sol plus chrétien la mort est moins terrible,
Et l'on se sent plus près du ciel.

Ils sont plus doux, les glas d'une cloche connue,
Au trépassé dans son cercueil ;
Ils semblent les sanglots d'une amie éperdue
Dont le cœur s'abandonne au deuil.
Il est près de la ville un endroit solitaire,
Où, pour toujours, on va dormir ;
Afin de reposer dans ce vieux cimetière,
C'est là que je voudrais mourir.

Septembre 1887.

LES MARCHES NATURELLES

DE LA

RIVIÈRE MONTMORENCY

LES MARCHES NATURELLES

DE LA

RIVIÈRE MONTMORENCY

EN ce lieu la rivière est rapide et méchante ;
C'est un torrent fougueux qui bondit de courroux
Et présente au regard de sinistres remous,
Où tournoie en grondant une onde menaçante.

Dominant le flot noir qui s'agite au-dessous,
Resserré par la pierre à l'étreinte puissante,
Deux profondes forêts à l'ombre verdoyante
Ont dressé, sur ses bords, leurs empires jaloux.

Entre l'eau furieuse et les sapins antiques,
S'élèvent dans le roc ces degrés fantastiques,
Qui s'étendent au loin sous le firmament bleu ;

Et quand paraît la lune aux rayons pacifiques,
Appelant à leurs jeux les ondines mystiques,
Les esprits des bois verts s'ébattent dans ce lieu.

Février 1888.

SI JE MOURAIS

SI JE MOURAIS

Si je mourais (je suis bien jeune encore,
Mais la mort peut nous surprendre à l'aurore
Comme au soir de nos jours,)
Si je mourais, ah ! voici ma prière :
Je ne veux pas en la terre étrangère
Reposer pour toujours.

Je veux dormir dans ma belle patrie,
Où, tout l'été, l'herbe est fraîche et fleurie ;
Où les cieux sont si beaux ;

Où, dans l'hiver, la neige blanche et pure
Vient de juillet remplacer la verdure,
Et couvrir les tombeaux.

Là, du soleil à la pure lumière
Les blonds rayons qui réchauffent la terre
Semblent plus consolants ;
Et dans les airs, moins lourds sont les nuages ;
Et des oiseaux, cachés dans les bocages,
Plus tendres sont les chants.

Dans leurs tombeaux, bénis par de saints prêtres,
Paisiblement, là, mes vaillants ancêtres
Dorment d'un long sommeil.
Ah! qu'auprès d'eux l'on me trouve une place !
Je veux attendre avec ceux de ma race
L'heure du grand réveil.

Novembre 1886.

LE SOIR

LE SOIR

DÉJÀ le jour est loin ; l'atmosphère opaline
Du radieux soleil a recouvert les feux.
Se levant à son tour, la lune s'achemine,
Douce et pâle béauté, dans la plaine des cieux.

Ses rayons argentés tremblottent sur l'eau sombre
Du fleuve calme et fier, qui passe lentement.

Le vent vient agiter le bocage plein d'ombre ;
Le feuillage soupire harmonieusement.

L'on n'entend que ce bruit et le lointain murmure
Du ruisseau dont le flot en bouillonnant s'enfuit.
Partout le calme règne, et l'âme et la nature
Semblent se recueillir en attendant la Nuit.

Saut Montmorency, août 1887.

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

QUE je voudrais être au village,
Naïf et gai comme jadis,
En ce jour où l'on rend hommage
Au puissant patron du pays.

Ah ! je voudrais de notre cloche
Entendre la vibrante voix,
Pendant que tout le monde approche
De la vieille église de bois !

Que la messe était solennelle
Et joyeuse tout à la fois !
Que la musique semblait belle !
Que touchantes étaient les voix !

Sans craindre fatigue ou faiblesse,
Ni la chaleur de la saison,
Le curé, ayant dit la messe,
Faisait lui-même le sermon.

Ah ! qu'il avait l'air vénérable !
Que ses yeux étaient purs et doux !
Que son sourire était aimable !
Et comme il savait plaire à tous.

Point de parents ! point de famille !
Mais pour lui chaque paroissien
Etait frère ou sœur, fils ou fille ;
Leur intérêt était le sien.

Aussi, le cœur plein d'allégresse,
Au ciel il célèbre aujourd'hui
Le Saint qu'il nous louait sans cesse,
Notre patron et notre appui.

Mais, comme chez nous, l'on s'apprête
A célébrer ici ce jour.
Saluons tous en cette fête
Le beau pays de notre amour.

New York, juin 1885.

DIDON

DIDON

PLEIN de présages noirs et le cœur attristé,
Il quitte cette rive où l'hospitalité
Par des soins bienfaisants soulagea sa misère.
Le puissant dieu des eaux, vaincu par la prière
De Vénus, et cédant au charme de ses yeux,
Calmait, pour un moment, les flots impétueux.
Le héros dit adieu pour toujours à Carthage,
Car Zéphire déjà l'éloigne du rivage.

Malheureuse Didon, pleure sur tes amours !
Pleure les doux espoirs qui redoraient tes jours !
Pleure sur ton malheur, ô pauvre infortunée !

Jamais tes tristes yeux ne reverront Énée !

Non, tu n'entendras plus le doux son de sa voix,
Qui remplissait ton cœur de tendresse autrefois,
Lorsque, sur ta prière, il retraçait l'histoire
De Troie, et ses malheurs gravés dans sa mémoire.
Tu ne sentiras plus le charme rassurant
De sa main qui pressait la tienne doucement ;
Ou, sous l'éclair brûlant de sa prunelle ardente,
S'allumer dans ton cœur une flamme enivrante.

Dans sa vaine douleur elle maudit les flots
Dont le gémissement se mêle à ses sanglots.
Elle veut rappeler le héros qu'elle adore ;
Elle veut espérer qu'il va venir encore ;

Mais la flotte déjà disparaît à ses yeux.
Elle pleure, elle prie, elle invoque les dieux,
— Les dieux, de son malheur les auteurs véritables.—

La grève retentit de ses cris lamentables.

" Tu pars, amant ingrat ! " dit-elle en sa douleur.
" Tu pars, et sans remords tu me brises le cœur.
" Voilà la triste fin de ma douce espérance !
" De toutes mes bontés, voilà la récompense !
" De mon fidèle amour perdant le souvenir,
" Tu vas chercher ailleurs un plus bel avenir.
" Pour atteindre plus tôt ta haute destinée,
" O perfide ! ô cruel ! tu m'as abandonnée.
" Les rêves de grandeur dont ton cœur s'est bercé
" Te font en ce moment oublier le passé,
" De nos douces amours effaçant la mémoire.

" Insensé ! le bonheur vient-il avec la gloire ?

" Ah ! ton cœur fatigué d'une lutte sans fin,
" Un jour, regrettera le paisible destin
" Qui, près de moi, s'offrait à ton âme inquiète.
" Mais tu vogues toujours... Hélas ! rien ne t'arrête !
" Rien ne t'arrête !...

Et moi, que vais-je devenir ?

" Hélas ! le monde entier n'a plus rien à m'offrir
" Qui puisse consoler mon âme désolée,
" Et rendre à mon esprit l'espérance envolée !

" Ne jamais te revoir ? ô dieux ! c'est trop souffrir !
" Vivre toujours sans toi ? non, non, je veux mourir !
" Je ne saurais survivre à mon céleste rêve !

" Mais, pour finir mes maux, tu m'as laissé ton glaive."

.....

Et le pieux Énée, en tournant par hasard
Vers Carthage fuyant un instant son regard,

Aperçoit sur la rive une lueur ardente,
Et son cœur s'en émeut, son âme se tourmente,
Son front mâle a pâli....

Pourtant il ne sait pas
Que Didon de sa main s'est donné le trépas ;
Que la brillante flamme illuminant la grève
Et rougissant les cieux, de son bûcher s'élève.

New York, mai 1886.

FEUILLE FANÉE

FEUILLE FANÉE

FEUILLE fanée,
Livrée aux vents cruels,
Ta destinée
Est celle des mortels.

Tu fus pleine d'espérance
Au printemps,
Ignorant toute souffrance;
Mais le temps

Pour toi, comme pour nous-mêmes,
A passé ;
Et sous ses doigts froids et blêmes
N'est resté
Rien de ta riante grâce
Des beaux jours.
Ainsi la jeunesse passe
Pour toujours.

Feuille fanée,
Livrée aux vents cruels,
Ta destinée
Est celle des mortels.

Cent mille feuilles nouvelles
Renaîtront
Et de leurs couleurs si belles
Pareront
L'arbre sur lequel ta vie
Se passa,

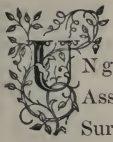
Lorsque la brise ravie
Te berça ;
Leur beauté voudra nous faire
Oublier
Celles qui savaient nous plaire,
L'an dernier.

Feuille fanée,
Livrée aux vents cruels,
Ta destinée
Est celle des mortels.

Novembre 1886.

ESPÉRANCE ENVOLÉE

ESPÉRANCE ENVOLÉE



Un gris et lourd brouillard couvre le firmament,
Assombrissant des flots la masse gémissante ;
Sur le sable, à mes pieds, la vague frissonnante
Se brise en murmurant, puis s'en va lentement.

Le froid vent de l'automne agite tristement
Les cèdres rabougris où nul oiseau ne chante ;
Et la mouette avide, à la note stridente,
Trace au-dessus des eaux son cercle menaçant.

Mais, si du beau soleil la lumière voilée
Se dégageait soudain, la plage désolée
Retrouverait bientôt cet aspect que j'aimais.

Reviendra-t-elle ainsi, l'espérance envolée,
Verser ses rayons d'or sur l'âme consolée ?
Le murmure des flots répond :
— Jamais ! jamais !

Octobre 1886.

SOUVENIRS DU PRINTEMPS

SOUVENIRS DU PRINTEMPS

LE ciel était d'un bleu superbe ;
Mai rendait la verdure aux champs ;
Sous le doux soleil du printemps,
Nous marchions, vous et moi, sur l'herbe.

Ah ! je me le rappelle encore
Ce jour radieux, où la vie
Semblait à mon âme ravie
Comme un beau tissu de jours d'or.

Pour vous mon ardente prière
Vers Dieu s'élevait chaque jour.
Je vous aimais d'un pur amour ;
Vous remplissiez mon âme entière.

L'amour était un sentiment
Nouveau pour moi ; mais sans alarme
Je me livrais à son doux charme,
Ne regardant que le présent.

Ah ! quand on est jeune et qu'on aime,
On a l'espérance et la foi.
Vous n'étiez qu'un ami pour moi,
Et j'étais heureuse, quand même.

Mais, hélas ! les jours de bonheur,
Comme le printemps, passent vite,
Et ne nous laissent, dans leur fuite,
Qu'un éternel regret au cœur.

Aujourd'hui, de sombres nuages
L'azur du ciel est recouvert,
Et le vent glacé de l'hiver
Mugit dans les tristes bocages.

La neige étend ses voiles blancs
Au loin, hélas ! dans la prairie,
Jadis si verte et si fleurie
Sous les chauds rayons du printemps.

Hiver de mon âme assombrie,
Le désenchantement cruel
Flétrit de son souffle mortel
L'espoir qui ranimait ma vie.

Février 1886.

OUBLIER

OUBLIER

IL me faut oublier ! Fuyez, vaine chimère,
Mirage des amours !
Dans la nuit de l'oubli que mon cœur solitaire
S'endorme pour toujours !

Je voudrais oublier... Que la vie était belle
En ce temps de réveil !
Je voudrais oublier, mais mon cœur me rappelle
Vers ces jours de soleil.

Je voudrais oublier... Mon esprit te repousse,
O rêve du passé !
Et malgré moi l'écho d'une voix noble et douce
Dans mon cœur est resté.

Je voudrais oublier ; mais la troublante flamme
De ses superbes yeux,
A travers le passé, jette encore sur mon âme
Ses reflets radieux.

Oublier ! oublier !... Non ! je ne puis, je n'ose !
L'hiver plein de rigueur
Doit-il faire oublier le parfum de la rose
Et sa fraîche couleur ?

1886.

TRÈFLE ROUGE

ET

TRÈFLE BLANC

TRÈFLE ROUGE

ET

TRÈFLE BLANC

JAMAIS les lis ni les roses
Ne rappellent à mon cœur
Autant de charmantes choses
Que du trèfle l'humble fleur.
Avec mes amis d'enfance,
J'allais jouer dans les champs,
Embellis par la présence
Des trèfles rouges et blancs.

Que je les trouvais donc belles,
Ces plaines où nous allions
Poursuivre les sauterelles,
Les volages papillons,
Et cueillir, comme la manne,
Nos petits bouquets charmants,
Mêlant au foin diaphane
Les trèfles rouges et blancs !

Ah ! ce beau temps de l'enfance,
Si pur, si doux et si frais,
Temps de paix, de jouissance,
Qui nous le rendra jamais ?
Où sont ces longues journées ?
— " Où sont les neiges d'antan ? "
Et les fleurs toutes fanées,
Trèfle rouge ou trèfle blanc ?

Août 1886.

LES MARGUERITES

DES CHAMPS

LES MARGUERITES

DES CHAMPS

BLANCHES filles des prairies,
Vous que j'aime tant,
O marguerites chéries,
Ecoutez mon chant !

Aussi pures que l'enfance,
Vous gardez encor
La blancheur de l'innocence,
Et vos cœurs sont d'or.

Comme dans un divin rêve,
Pur et radieux,
Votre doux regard se lève
Vers l'azur des cieux.

Vous aimez bien la lumière
Du soleil brillant,
Qui poursuit sa marche fière
Dans le firmament.

Vous aimez les voix jolies
Des gentils oiseaux,
Vous disant mille folies
Dans leurs chants nouveaux.

De la brise fraîche et tendre,
Passant près de vous,
Vous aimez encore entendre
Le murmure doux.

Vous aimez l'étoile vive
Qui dans le ciel luit,
La lune douce et pensive,
Reine de la nuit.

Vous aimez, fleurs innocentes,
Votre Créateur,
Et, calmes et confiantes,
Vous vivez sans peur.

Ainsi passe votre vie,
Sans trouble, sans bruit ;
Votre douce rêverie
Jamais ne finit.

1886.

MON PETIT AMI

ROSAIRE

MON PETIT AMI

ROSAIRE

HIER pour admirer mieux
Son visage si candide,
Et surprendre de ses yeux
Le regard pur et limpide,
Je l'avais pris dans mes bras,
Moitié force et moitié ruse,

M'attendant à des combats
Enfantins dont je m'amuse.

Il fut surpris un instant
De cet enlèvement brusque,
Ce sans gêne, dont souvent
Plus d'un jeune enfant s'offusque ;
Mais me regardant, pourtant,
Il me donna de lui-même
Un petit baiser fervent,
Qui semblait dire,—Je t'aime !

Ce fut fait si prestement
Que j'en étais étonnée,
Et pourtant si gentiment
Que j'en fus toute charmée.
Avait-il lu dans mes yeux
La tendresse que m'inspire
Le regard de ses yeux bleus,
La douceur de son sourire ?

Je songeais encor ce soir
A sa gentille caresse.

Je me disais : Que d'espoir,
De bonheur et de tendresse,
Dans ce monde, bien souvent,
Embellirait notre vie,
Si l'on savait seulement
Deviner une âme amie !

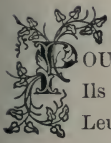
1886.

POURQUOI PLAINDRE

LES MORTS?

POURQUOI PLAINDRE
LES MORTS?

(FRAGMENT)



POURQUOI plaindre les morts qui dorment sous la terre?
Ils ont fini leur temps de pleurs et de combat;
Leur sommeil est paisible, et la lugubre pierre
Qui pèse sur leur cœur ne le fatigue pas.

Plaignez les malheureux battus par la misère
Qui n'ont jamais connu la paix et le bonheur!

Plaignez les cœurs brisés fatigués de la terre
Qui demandent en vain ce repos bienfaiteur !

Novembre 1888.

MON FILLEUL

MON FILLEUL

BRUNS et d'or pailletés, ses yeux sont grands et doux ;
Aux fronts des chérubins son front pur est pareil ;
Son sourire est plus gai qu'un rayon de soleil
Qui vient après l'orage et nous réjouit tous.

Comme l'oiseau des bois, il chante à son réveil ;
De son charmant babil les ruisseaux sont jaloux.
Roses de nos vallons, il est beau comme vous ;
Il sait plaire toujours, même dans son sommeil ;

Car alors on peut voir sur son charmant visage,
Où les soucis jamais n'ont laissé de nuage,
Une céleste paix inconnue à nos cœurs.

Des anges du Seigneur il est la douce image.
Ah ! qu'il garde longtemps le bonheur du jeune âge !
Que de la paix longtemps il goûte les douceurs !

1885.

LE LAC DES RÊVES

LE LAC DES RÊVES

DANS un lieu charmant
Il est un lac pur
Où le firmament
Mire son azur.

Là croît sur son bord
Le fier peuplier
Que le vent du Nord
N'oserait plier.

Les souples rameaux
Du saule pleureur,
Baignant dans les eaux,
En ont la fraîcheur.

Au souffle du vent,
Du tremble craintif
Le feuillage blanc
Rend un son plaintif.

Un rêve enchanteur
S'empare de moi ;
Un espoir menteur
Me met en émoi...

A moi vous venez,
(Oh ! quel heureux jour !)
Enfin vous m'aimez,
Vous m'aimez d'amour !

Mais l'ombre du soir
Vient me désoler.
Rêve plein d'espoir,
Tu vas t'envoler !

Sois béni pourtant,
O lac enchanté,
Où, pour un instant,
Mon cœur attristé

S'oublie à rêver
Un destin meilleur,
Et sait retrouver
L'ombre du bonheur.

Septembre 1885.

ADIEUX À MON ORGUE

ADIEUX À MON ORGUE

SUR tes touches harmonieuses
Mes doigts se glissent tendrement,
Evoquant des notes rêveuses
Qui s'éteignent tout doucement.

Remplis de pensive harmonie,
Les sons s'échappent du clavier...
Plein de tristesse indéfinie,
Mon esprit se prend à rêver.

Pour la dernière fois, peut-être,
Mes doigts réveillent tes accords ;
Car le jour bientôt va paraître
Qui doit m'éloigner de ces bords.

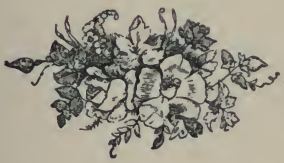
Pendant les jours de mon absence,
Ton clavier froid, inanimé,
Dormira dans un long silence,
O mon pauvre orgue bien-aimé !

Ou bien, une main étrangère,
Te frappant comme un piano,
Révoltera ton âme fière,
Qui refusera son écho.

Mais quand une main souple et tendre
Viendra te caresser encor,
Tout heureux, tu feras entendre
Les plus doux sons de ta voix d'or.

Adieu, mon orgue sympathique !
Adieu, peut-être pour jamais !
Je n'entendrai ta voix magique
Que dans mes rêves désormais.

Mai 1887.



MON BIJOU

MON BIJOU

DANS les écrins des riches dames
Brillent l'opale et le rubis,
Le diamant aux yeux de flammes,
La perle aux reflets adoucis,

Et l'émeraude poétique,
Et maint autre joyau de prix.
Moi, j'avais un trésor unique,
Mais le Seigneur me l'a repris.

Pour tous les diamants de flammes,
Pour tous les joyaux réunis
Dans les écrins des riches dames,
Je n'aurais pas donné mon fils.

Il était trop beau pour la terre.
Un ange vint, silencieux,
Poser son doigt sur sa paupière...
Mon bijou brille dans les cieux.

Fall River, 1890.

À MON NEVEU

À MON NEVEU

QUOI penses-tu, joli gamin blond,
Lorsque ton regard erre à l'abandon,
Parcourant du ciel la voûte d'azur ?
A quoi rêves-tu, enfant au front pur ?

Admires-tu donc ce nuage blanc
Qui dans le ciel bleu vogue lentement ?
Ton œil brun suit-il le vol des oiseaux,
Qui s'enfuient bien loin, au delà des eaux ?

J'interroge en vain ton regard rêveur :
Que se passe-il au fond de ton cœur ?
Tu songes peut-être, enfant aux yeux doux,
A me demander bientôt quelques sous.

1886.

LA FAUVETTE

LA FAUVETTE

BLESSÉE et persécutée
Par le cruel sort,
Une fauvette attristée
Attendait la mort.

Un voyageur solitaire,
Cœur compatissant,
L'aperçut, dans sa misère,
Sur le sol gisant.

Plus d'un passant eût, sans doute,
Détourné les yeux,
Et laissé là, sur la route,
L'oiseau malheureux.

Mais d'une main empressée,
Il porta secours
A la pauvrette blessée,
Sans nid, sans amours.

La fauvette désolée,
Qui voulait mourir,
Par ses doux soins consolée,
Dut bientôt guérir.

Mais sa voix reviendra-t-elle,
Plus belle qu'avant,
Pour charmer l'ami fidèle
De son joyeux chant ?

Juillet 1887.

EMMA

EMMA

SON teint a la fraîcheur
D'une nouvelle fleur
Au réveil ;
Ses beaux cheveux sont blonds
Comme les gais rayons
Du soleil.

Son front pur est pensif,
Son sourire est naïf,
Mais coquet ;

Son regard caressant
Semble du firmament
Un reflet.

Sa présence me plaît
Ainsi qu'un jour parfait,
Au printemps,
Quand Zéphire si doux
A chassé loin de nous
Les autans.

1884.

RORATE CŒLI

RORATE CŒLI

VERSEZ sur nous, ô cieux, votre grâce bénie,
Espérance du cœur !
Que du Dieu d'Israël la tendresse infinie
Nous envoie un Sauveur !

A nos pleurs, à nos vœux, Seigneur, soyez propice !
Voyez avec pitié vos malheureux enfants !
Que nos douleurs enfin touchent votre justice !

Laissez tomber sur nous vos yeux compatissants !
Envoyez-nous celui qui doit calmer nos peines !
Envoyez le Seigneur depuis longtemps promis !
Des exilés captifs il brisera les chaînes.
Jérusalem encor les verra réunis.

Versez sur nous, ô cieux, votre grâce bénie,
Espérance du cœur !
Que du Dieu d'Israël la tendresse infinie
Nous envoie un Sauveur !

— Mon peuple bien-aimé, cesse, oh! cesse ta plainte !
Ne suis-je pas ton Dieu, ton père bienfaisant ?
Sion verra bientôt dans son auguste enceinte
Revenir ses enfants, et le son de leur chant
Réjouira les murs de la Cité sacrée ;
Et le Sauveur promis ranimera ta foi.
Jérusalem encor sera belle et parée.
Le salut n'est pas loin, peuple, réjouis-toi !

Versez sur nous, ô cieux, votre grâce bénie,
Espérance du cœur !
Que du Dieu d'Israël la tendresse infinie
Nous envoie un Sauveur !

1885

L'OISEAU

L'OISEAU

LA pluie ennuyante
Tombe tristement,
Mais un oiseau chante
Tout joyeusement.

Ses notes bien claires
Et pleines d'espoir
S'envolent légères
Vers le ciel tout noir.

Sa chanson joyeuse
Charme les ennuis
De son amoureuse
Et de ses petits.

Il chante sa vie,
Si pleine d'amour ;
Et sa voix ravie
Embellit le jour.

Il chante la plaine
Aux nombreux sillons,
Qui fournit la graine
À ses oisillons.

Il chante la brise
Qui berce son nid,
Et l'onde qui frise
Les bords de son lit.

Il sait que derrière
Ce brouillard foncé
Brille la lumière
Du soleil caché.

Et de ce grand maître
Il chante les feux
Qui vont reparaître
Bientôt à nos yeux.

Saut-Montmorency, juin 1887.

À MES NEVEUX

À MES NEVEUX

JOYEUSE bande de gamins,
Bruyante race de bambins,
Régiment de gentils lutins,
Ma foi !
Malgré vos fréquents mauvais tours,
Vos fredaines de tous les jours,
Vous êtes bienvenus toujours
Chez moi.

Il est vrai que vos pieds, pourtant,
Des mares d'eau sale sortant,
Sans remords salissent souvent
Le tapis ;
Mais j'aime vos regards si francs,
L'entrain de vos jeux excitants
Et vos sourires innocents,
Chers petits.

J'aime entendre dans la maison
De vos joyeuses voix le son,
Quand vous criez à l'unisson :
— Oh j'ai faim ! —
Et que vous venez en sautant,
Quand je pose, en vous badinant,
Les conserves épaissement
Sur le pain.

Mais j'aime surtout, quand du soir
S'étend partout le voile noir,
Et que vous venez vous asseoir
Près de moi,

Pour chanter vos joyeux refrains
Avec une gaîté sans freins,
Ou vos cantiques enfantins
Avec foi ;

Et quand chaudement dans son lit
S'endort enfin chaque petit,
Et que dans son rêve il sourit
De bonheur,
J'aime à me pencher doucement
Pour baiser chaque front charmant.
Et je m'en vais vous bénissant
Dans mon cœur.

Janvier 1886.

UN LEVER DE SOLEIL

AU JAPON

UN LEVER DE SOLEIL AU JAPON

(FRAGMENT)

SOURIANT aux rayons de la clarté naissante,
Du souverain Fugi la crête éblouissante
Au vallon sombre encore annonce le matin.
Une molle blancheur, un reflet argentin,
Déjà frissonne sur l'onde froide et limpide
De l'Hakoné serein, profond, miroir splendide
Où le ciel bleu, ravi de tant de pureté,
Mire éternellement sa sublime beauté.

Les bocages de pins colossaux et mystiques
Exhalent leurs parfums puissants, aromatiques,
Que l'air folâtre et doux, dans un vol incertain,
Emporte par instants vers le brumeux lointain.
Nul bruit ne trouble encor la rive enchanteresse.
Qui semble s'éveiller d'un songe plein d'ivresse.
Mais le soleil paraît ; l'horizon empourpré
Pâlit près des splendeurs de son beau front doré...

Janvier 1889.

LE NOUVEL AN

LE NOUVEL AN

TOUTE pâle et frissonnante,
Sous le froid vent de la nuit,
Sur la terre blanchissante
La neige tombe sans bruit.

Auprès de la flamme claire
Du foyer,
J'aime à rester solitaire
Pour rêver.

Je songe à l'an qui s'avance,
Tout aimable et tout joyeux,
Rempli de foi, d'espérance
Et de rêves radieux.

Pur et frais comme la neige,
Confiant,
Il vient suivi d'un cortège
Souriant.

Mais un long soupir se mêle
Au son du vent gémissant.
Et j'entends le bruit d'une aile,
Je vois une ombre passant.

C'est la pauvre vieille année
Qui s'enfuit,
Souveraine détrônée,
Dans la nuit.

Janvier 1888.

L'AMOUR

L'AMOUR

(PORTRAIT)

UNE mine lutine,
Des cheveux blonds soyeux,
Une aile blanche et fine
Et des yeux radieux ;

Charmante bouche rose,
Trop moqueuse pourtant ;
Petit pied qui se pose
Bien, bien légèrement.

Sa menotte enfantine,
Potelée à ravir,
Tient la flèche assassine
Dont il va se servir.

1887.

COMME L'AMOUR

COMME L'AMOUR

(IMITÉ DE CAMOËNS)

LA rose est pleine de charmes
Comme l'amour ;
Mais son feuillage a des armes,
Et sa corolle a des larmes
Comme l'amour.

Prenez-la, car elle est belle
Comme l'amour ;
Mais son epine cruelle
Doit se cueillir avec elle,
Comme l'amour.

1887

JE VOUS AIME

JE VOUS AIME

U roi du jour le disque d'or
Disparaît sous l'horizon rose ;
Mais un dernier rayon encor
Verse ses feux sur chaque chose,
Couvrant tout d'un voile vermeil.
Le rossignol à la voix tendre
Redit ses adieux au soleil
Comme s'il pouvait le comprendre.

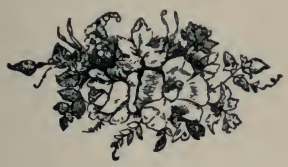
Doux rossignol au cœur serein
Poursuis ton mélodieux thème !
Mon cœur à moi n'a qu'un refrain :
Je vous aime !

Enfin le soleil, s'endormant,
S'enfonce dans la brume molle,
Et du radieux firmament
S'efface la vive auréole.
Dans les longs sentiers, maintenant,
Je regarde venir les ombres ;
Elles s'avancent lentement,
Laissant traîner leurs manteaux sombres.
Une étoile au reflet d'argent
Là haut apparaît frêle et blême.
Mon cœur redit le même chant :
Je vous aime !

Mais du soir l'insecte bruyant
A commencé son chant étrange ;
La brise fait en folâtrant
Un bruit comme des ailes d'ange ;

Et des parfums mystérieux
S'échappant des fleurs endormies,
S'élancent légers vers les cieux,
Doux encens des plaines fleuries.
Mais de ce cœur toujours à vous,
Le refrain est encor le même,
Il répète ces mots si doux :
Je vous aime !

1836.



LE RUISSEAU QUI MURMURE

LE RUISSEAU QUI MURMURE

UPRÈS du ruisseau qui murmure,
S'agitent gracieusement
Les branches à verte parure
Sous le souffle enjoué du vent.
Qui berce dans sa course folle
La fleur à la fraîche corolle.

Avec sa joyeuse lumière,
Le brillant soleil du matin
Réveille et ranime la terre.

Qui sourit sous le ciel serein.
Ses rayons tremblent sur l'eau pure
Du léger ruisseau qui murmure.

Auprès du ruisseau, solitaire
Et pensive, je songe à vous :
Vous aimeriez cette onde claire
Et son gazouillement si doux ;
Vous aimeriez cette prairie
Verte, soleilleuse et fleurie.

Pour reposer sous l'ombre douce
De l'arbre qui s'incline au vent,
Vous auriez un siège de mousse ;
Et vous pourriez, tout en rêvant,
Suivre des yeux l'onde charmante
Du ruisseau qui babille et chante.

Sur cette rive pacifique,
Recueillis et silencieux
Sous ce ciel pur et magnifique,

Nous causerions... avec nos yeux.
Un regard chargé d'éloquence
Remplirait nos cœurs d'espérance.

Et tous les oiseaux du bocage,
Sympathiques aux amoureux,
Nous rediraient dans leur ramage :
—Aimez-vous bien ! Soyez heureux !
Cela finirait l'aventure
Auprès du ruisseau qui murmure.

Août 1887.

RÊVERIE

RÊVERIE

J'AIME le soir serein et la brise qui chante
En berçant les oiseaux sommeillant dans leur nid ;
J'aime le flot dormant, et le ciel sombre où luit
Pure et vive, au lointain, l'étoile scintillante.

Ecoutant du zéphyr le mystérieux bruit,
Savourant longuement cette paix qui m'enchante,
Je suis le vol lointain de ma pensée errante,
Qui s'élance au hasard sous l'ombre de la nuit.

Elle effleure en passant dans sa course légère
Les longs jours du passé, le présent éphémère,
Et s'envole au delà vers le pâle avenir.

Mais il est un endroit, pourtant, qu'elle préfère ;
Elle y trouve une autre âme à la mienne bien chère ;
C'est là qu'elle repose avant de s'endormir.

Juillet 1887

MAI

MAI

SALUT, doux mois de mai ! Salut, mois de Marie !
Tu rends la fleur au bois, tu rends l'azur aux cieux,
Le bourgeon à la branche et l'herbe à la prairie,
La liberté si chère au ruisseau gracieux.

L'espérance renaît avec la fleur nouvelle.
Le soleil au front d'or dissipe les chagrins.
Le ciel serein et bleu, l'herbe soyeuse et belle
Inspirent aux oiseaux d'innombrables refrains.

Une brise suave en vide enfin s'élève.
—Est-ce un souffle du ciel qui s'entr'ouvre un instant ?
L'âme se laisse aller au plus mystique rêve,
Et croit ouïr au loin les beaux anges chantant.

Mai 1888.

LE VIOLON

LE VIOLON

(IMPROMPTU)

UN esprit pâle et blond
Hante le violon,
Inspirant ces trilles magiques,
Ces mille chants divers,
Ces suaves concerts,
Et ces soupirs mélancoliques.

Hélas ! c'était jadis
Un ange au Paradis :
Mais sur notre terre il expie

Un malheureux moment
De fol égarement,
Un instant de révolte impie.

Toujours inconsolé,
Il pleure, l'exilé,
Sa harpe d'or, ses blanches ailes,
Ses yeux passionnés
Sans cesse sont tournés
Vers les régions immortelles.

Pour exhaler ses pleurs
Et dire les douleurs
De son âme aimante et sensible,
Il s'est emprisonné
Dans le sein étonné
Du violon tendre et flexible.

Parfois, pour oublier,
Il cherche à s'égayer,
A bannir sa longue tristesse,

A charmer ses ennuis,
Ses regrets infinis,
Par des accords pleins d'allégresse.

Alors des diamants
Cristallins, scintillants,
Coulant en cascades riantes,
Sous l'archet enchanté
Qui bondit de gaîté,
S'échappent des cordes vibrantes.

Mais quand s'évanouit
L'espoir dont il jouit,
L'esprit tombé, l'ange sans ailes,
Tout à coup se souvient,
Et le chant redevient
L'écho de ses peines cruelles.

Quels sanglots déchirants !
Et quels accords navrants !
Oh ! c'est qu'alors son âme entière

Se fond en longs soupirs
De remords, de désirs,
Qui semblent l'enlever de terre.

Fall-River, 1889.

LA COMPLAINTE

DU VENT

LA COMPLAINTE

DU VENT

J'AI chassé l'oiseau qui, dans le bocage,
Chantait ses refrains d'amour, de bonheur ;
Mon souffle a détruit l'insecte volage
Qui se reposait au sein de la fleur.

J'ai flétri déjà, de ma froide haleine,
Le feuillage vert de l'arbre orgueilleux ;
J'ai tué les fleurs embaumant la plaine
Sous le ciel d'azur des jours soleilleux.

Puis j'ai dispersé les feuilles jaunies
Qui jonchaient le sol, le long du chemin,
Ou, dans les guérets, gisaient réunies
Pour attendre ensemble un même destin.

J'ai causé le deuil dans mainte famille ;
J'ai brisé l'espoir des convalescents ;
J'ai tué l'enfant et la jeune fille
Cueillant mille fleurs aux jours du printemps.

Effleurant souvent la tombe nouvelle,
Aux pâles rayons de l'astre des nuits,
J'ai pris les bouquets de blanche immortelle
Qui paraient des morts les tristes réduits.

Pourtant au printemps l'on m'aimait sur terre,
L'on me prodiguait les plus tendres noms :
J'étais le zéphir, la brise légère
Qui berçait la fleur, reine des vallons.

Mon souffle irisait la plaine azurée
Du lac murmurant son chant gracieux ;
Je baisais la feuille aimable et parée,
Qui reverdissait l'arbre tout joyeux.

Je rendais l'espoir au pauvre malade
En rafraîchissant son front enfiévré ;
Je chantais le soir une sérénade
Qui parlait d'amour au cœur enivré.

Maintenant, suivant ma course rapide,
Gonflé de remords, je vais gémissant,
A travers la plaine et le bois aride,
Vers l'onde glacée au flot bondissant.

Novembre 1887.

MÉDITATION

MÉDITATION

LES ans viennent, les ans s'en vont.
Les hommes naissent, souffrent, pleurent,
Ou vivent heureux, puis ils meurent
Et tombent dans l'oubli profond.

Le temps change tout sur la terre,
Brisant les châteaux des puissants
Et leurs palais éblouissants,
Ainsi que la simple chaumière.

Des siècles méprisant l'effort,
Pendant longtemps le noble chêne
Dans sa majesté souveraine
Résiste à l'ouragan du Nord.

Mais vient pourtant l'heure fatale,
Où l'arbre-roi courbe son front
Sous la fureur de l'aquilon,
Ou cède à la hache brutale.

Ainsi l'arbre, ainsi la forêt,
Avec le temps, passe et s'efface ;
Et bientôt, à la même place,
Une fière cité paraît.

Eclipsant les villes voisines.
Après des siècles de grandeur,
Un jour, pourtant, de sa splendeur
Il ne reste que des ruines.

Le temps marche, marche toujours,
Et tout change dans la nature ;
La terre même, en sa structure,
Se renouvelle tous les jours.

Le rocher se fend et se brise ;
Le lac devient un doux vallon ;
L'île naît dans le flot profond,
Et le désert se fertilise.

Non, rien n'est durable ici-bas ;
Et tout, sur la terre où nous sommes,
Doit subir, ainsi que les hommes,
L'inflexible loi du trépas.

Seul, le ciel—malgré les nuages—
Emblème de l'éternité,
Conserve sa sérénité
A travers la fuite des âges.

Décembre 1888.

THE SONG OF IOPAS

THE SONG OF IOPAS

[TRADUCTION]

" Citharâ crinitus Iopas
" Personat auratâ " — ÆNEID

THE fair Iopas of the flowing hair
Began to waken from his lyre of gold
Sounds rich but soft, that melted in the air
Like mists when back from heaven's vault are rolled
The curtains of the night ; and then he sang,
With voice melodious yet powerful,
Majestic and yet sweet, that clearly rang
And echoed far. He sang the beautiful.
And all were mute and every sound was stilled ;

All breathings were held back for fear one tone
Of the delightful harmony that filled
The night with charms, might ere they heard be gone.
He sang the wandering moon ; he sang the sun
The source of life to all that breathe this air ;
The stars that light the earth when day is done
And how in winter, in the Ocean fair
The sun makes haste to dip his glowing form
And how he doth prolong his golden light.
When come the summer days so fair and warm,
The summer days so beautiful and bright.
He ceased, and the last echo of his song
Had scarcely died away when every breast
Poured out its pent-up feelings in one long
Applause, and every tongue the poet blessed.

New-York Normal College, 1880

FAREWELL

FAREWELL

OH world that I am leaving,
To thee a last farewell!
Thy promises deceiving
Have vanished with their spell.

Farewell, O vault of azure
On which I oft would gaze,
With purest, fondest pleasure,
On cloudless summer days!

Farewell, O trees, whose shadow
  Hath sheltered me so oft!
Ye flowers of the meadow!
  Ye banks so green and soft!

Ye gently rippling waters
  Reflecting heaven's blue,
On which the sunshine glitters,
  A long farewell to you!

Because I loved her, Nature
  Upon me will bestow
A place of resting, richer
  Than monarchs dead could show.

For she, herself, will sprinkle
  My grave with flowers of spring.
Above me stars will twinkle,
  Around me birds will sing.

And when the moon's lamp silvery
High in the sky is hung,
Soft will her light fall o'er me
Because her praise I sung.

1885.

LIFE

LIFE

DAY by day to me it seems
That the sun less brightly beams;
And the moon through summer night
Sheds not such a silvery light;
  Flowers not as sweetly smell;
Summer birds sing not as well.

Life grows sadder as it goes;
Stays the thorn but fades the rose;
Friendships fail, but hates remain;
Mournful fancies fill the brain;
Youth's bright dreams all fade away
Like the glow of setting day.

1883.

FOURLEAVED CLOVERS

FOURLEAVED CLOVERS

THE sky was blue, oh, purely blue!
By clouds unmarred;
For one glad hour I walked with you
Upon the sward.

Life golden seemed without alloy,
That day in spring;
Your presence filled my soul with joy;
And birds did sing.

And once you stooped to pluck for me,
With kindly words,
Some fourleaved clovers on the lea,
While sang the birds.

And strangely then my heart did beat
While I stood there,
Filled with emotions new and sweet,
But pure as prayer.

II

Those treasured clovers home I took,
And one I pressed
Fondly within the poet's book
That I loved best.

'Twixt pages by sweet music graced,
One clover there,
Upon the softest notes I placed
With loving care.

I laid the last one, while more calm
My heart did beat,
Within my prayer-book on a psalm
Of promise sweet.

III

The one among the poems pressed
I sought one day;
A pang of sorrow filled my breast—
'Twas gone away!

Alas, that leaf was lost to show
That joy's bright gleam
Is short lived as the rosy glow
Of poet's dream.

And later still, one autumn day,
I sought the one
That 'mid the music hid away—
It, too, was gone;

To tell me that the glorious voice
I loved to hear,
No more would make my soul rejoice
Nor charm mine ear.

But that within my prayer-book old
Stays ever there;
And for my heart it still doth hold
A meaning fair.

I see, more clearly than before,
The promise given;
Though here I may not see you more,
We'll meet in heaven.

1885.

HINDOO LOVE SONG

HINDOO LOVE SONG

[TRADUCTION]

COULDST thou but know that I adore thee,
As burning stars the cloudless skies;
Couldst thou but know I'm pining for thee,
As bees for flowers where honey lies;
How often wouldst thou come at even,
To wander by the river side,
When moonbeams light the dusky heaven,
And through the boughs the fire-flies glide.

There, beauteous maiden,
No sorrow can sadden
The lovers who rove ;
The sweet-scented flowers,
The cool shady bowers,
The dreamy night hours,
All whisper of love.

II

Couldst thou but come again, my darling,
  To sit beneath the waving trees!
And charm the night with notes clear-falling,
  As bird song on the balmy breeze.
  Oh, couldst thou come to me, thy lover,
A palace I would give to thee,
  Its gardens bloom besides the river,
Its windows view the azure sea.

There, beauteous maiden,
No sorrow can sadden
The lovers who rove;
The sweet-scented flowers,
The cool shady bowers,
The dreaming night hours,
All whisper of love.

LOVE COME TO ME

LOVE COME TO ME

WHEN thy life is dreary,
When thy soul is weary,
Then love think of me.
When grief overtakes thee
And all hope forsakes thee
Then remember me.

If thou seekst consoling
When thy tears are falling
Then love think of me.

If I be but near thee
  I will ever cheer thee
Come, then love to me.

When the sun shines brightly,
And the breeze blows lightly,
  Many friends are found.
  But when skies are clouded,
And thy life is shrouded
All in grief profound;

Then the friends may vanish,
And their love may perish;
  'Neath life's chilling blast;
  But if I be near thee,
I will ever cheer thee;
Come, then, love, at last.

1885.

LOST

LOST

THINE eyes whose light
My life made bright,
Will beam on me no more!
Thy voice so soft
That thrilled me oft
For me its notes are o'er.

The light that lies
Within those eyes
To others now is dear.

For others now
  Thy sweet notes flow,
Oh voice I loved to hear.

Sad is my life ;
  An endless strife ;
    No beacon guides my way.
    No voice can reach
  My soul nor teach
Its grief to pass away.

But, in my dreams
  Upon me beams
    Thine eye with loving light ;
    And, to my ear,
  Thy voice so clear
Still bringeth pure delight.

And when doth come,
  To take me home
Death's Angel, may his voice

Be as thine own.
  And its soft tone
Will make my soul rejoice.

And be, likewise
  His gentle eyes
    Like thine in magic power;
    Then will they light,
  With radiance bright,
The gloom of my last hour.

1885.

LOVE'S FLIGHT

LOVE'S FLIGHT

WAS the gloomy autumn time,
And the song-birds blithe had flown
Far off, to some warmer clime,
Leaving bowers sad and lone.
Trees, where late the Zephirs sighed,
Shivered in the chilling blast,
And the leaves, all dead and dried,
In the wind were whirling fast.
With the birds and with the flowers,

Love had flown to other bowers;
  And my saddened soul was weary,
Cheerless, as the landscape dreary.

Winter came and winter passed
  With its frost, and ice, and snow.
Then the spring returned at last;
  Softer winds began to blow.
  Sunbeams warm and gentle rain
Woke the earth from torpid sleep;
Bright leaves decked the trees again,
  Casting shadows cool and deep.
  Then came back the birds and flowers,
But not love unto my bowers.
  On the landscape bright and cheery,
Still I looked with sad soul weary.

1884.

VIOLETS BLUE

VIOLETS BLUE

DEEP in the heart of woodland wild,
There was a spot where yearly grew,
Soon as the wind blew fresh and mild,
In early spring, the violets blue.

I used to meet my sweetheart there,
Beneath the trees all budding new,
When earth was growing green and fair,
And sweetly bloomed the violets blue.

But spring passed on, tho wood was soon
  All dark with leaves that thickly grew,
  And we had parted when came June,
And faded were the violets blue.

And now that spot is sad and lone,
  And on the trees the leaves are few ;
  The autumn wind has blown them down,
Where in the spring the violets grew,

I know that I shall surely die
  Before the leaves appear anew ;
  The place where I in death would lie,
Is there, beneath those violets blue.

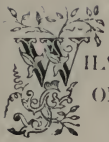
1883.

LOVE'S VIGIL

LOVE'S VIGIL

" Oh weary hearts! oh slumbering eyes!
" Oh drooping souls whose destinies
" Are fraught with fear and pain
" Ye shall be loved again! "

—LONGFELLOW.



WHAT feelings new my spirits greet?
Oh if these words, sublime and sweet,
My lonely heart, be true,
Then love will come anew.

Although so weary thou dost sleep,
The gem of love within thee keep.
The time may come, indeed,
When thou its light will need.

But sleep on still! oh wake not yet!
Or it may cost thee more regret;
Be still, my heart and wait.
Nor rush unto thy fate.

If there be one on earth or sea,
My heart, whose heart responds to thee,
Then fate will this one bring
Upon its mighty wing.

Beneath the "deep impassioned gaze"
These weary eyes will slowly raise
Their lids, as thou dost feel
The love that near doth steal.

Pour out then with ungrudging thought,
The love with which thou art well fraught,
O keep not thou a part,
Give all, give all, my heart!

It is not love that measures out
A portion of itself with doubt;
No, love is ever free,
If perfect love it be.

When fate doth show thee by some sign,
The one whose love is matched with thine,
Then from that sacred hour,
Love thou with all thy power.

1884.

AUTUMN THOUGHTS

AUTUMN THOUTHS

AH, too soon thou passest summer,
With thy robe of loveliness ;
Autumn, soon, unwished-for comer,
Blights the earth that thou didst bless.

All the flowers, one by one,
Drooped and faded ; none are left
For the sun to shine upon ;
Earth of beauty is bereft.

In the meadows, as we pass,
  Where the dew-drops shone like rare
Diamonds scattered in the grass,
  Hoar-frost glitters, coldly fair.

Leaves but late so fresh and fair,
  Driven by th' inclement gust,
Shivering in the frosty air,
  Fall to wither in the dust.

And the woods are standing sad,
  Leafless, songless 'neath the sun,
Which can make nor warm nor glad,
  With those rays sent faintly down.

Summer sweet, thy reign is ended;
  Ah, too brief it was, alas!
Joy with grief is ever blended;
  All things lovely swiftly pass.

So it is with childhood's season
  Of unconscious blessedness ;
Soon it flies, and ne'er can reason
  Bring as pure a happiness.

So the glowing hopes of youth,
  Lighting life's unbeaten path,
Vanish at the voice of truth,
  And the look severe it hath.

So our faith in self departs,
  As we find our efforts vain
To control e'en our own hearts,
  Or to free our loved from pain.

So doth friendship also pass,
  And we're left in life alone ;
So our idols fall, at last,
  From the shrines that were their own.

Once in life Love gently comes
  To the hearts that feel his power,
Like a bee that softly hums
  For awhile at every flower.

Then all other memories go,
  As we yield to love's sweet might;
Earth and sky all gaily glow
  With his eyes' enchanting light.

Life without thee is but drear;
  Love! Oh, linger yet awhile,
Pleasures dwell e'en in thy tear,
  Heaven greets us in thy smile.

But like summer bright and fair,
  Love soon fadeth from our sight.
Life is cold as winter air;
  Cheerless as the winter night.

Summer, Love, your reign is ended;
Ah, too brief it was, alas!
Joy with grief is ever blended;
All things lovely swiftly pass.

1882.

WOMANHOOD

WOMANHOOD

TRY as ye will, ye cannot make it clear
To me that I was made to stand alone
As stands the stately oak whose pride hath grown
Greater and greater with each passing year.

The consciousness of strength and self-control,
The glow of pride, the triumphs of the mind,
Are these the things required by womankind
To satisfy the cravings of the soul?

Sweet is dependence to a loving heart!
I ask no better portion than to be
The ivy clinging fondly to the tree.
No power save Death's to tear the two apart.

1890.

ÉPILOGUE

ÉPILOGUE

UNE brise enjouée aux haleines soyeuses,
Des rayons de soleil plus tièdes et plus clairs,
Des oiseaux retrouvant les chansons amoureuses,
Les parfums printaniers se mêlant dans les airs,
L'aspect réjouissant de la feuille qui pousse,
Le papillon mutin premier de la saison,
Le babil des oiseaux, la verdoyante mousse,
Le ciel riant et doux sans ombre à l'horizon,

Tout remplissait d'amour mon âme de poète...
Le bonheur et l'espoir m'enivraient. Aujourd'hui,
Pendant que je cueillais la douce violette.
Le printemps s'est enfui !

Et mon âme en rêvant de tristesse s'est prise.
O temps de la jeunesse envolé pour toujours !
J'aime encor le soleil et la fleur et la brise ;
Mais je songe à l'automne au matin des beaux jours.
J'aime l'humanité, mais sans ardeur extrême,
Car j'ai connu le monde et goûté de son fiel.
Je doute du prochain, je doute de moi-même.
Moi, qui croyais à tout, je ne crois plus qu'au ciel.
Ce n'est plus l'avenir mais le passé qui dore
Les longs rêves du soir. Je le sens aujourd'hui,
En dépit du bonheur qui me sourit encore,
Mon printemps s'est enfui !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface	VII
Québec	1
Les marches naturelles de la rivière Montmorency	7
Si je mourais	11
Le soir	15
La Saint-Jean-Baptiste	19
Didon	25
Feuille fanée	33
Espérance envolée	39
Souvenirs du printemps	43
Oublier	49
Trêfle rouge et trêfle blanc	53
Les marguerites des champs	57
Mon petit ami Rosaire	63
Pourquoi plaindre les morts ?	69
Mon filleul	73
Le lac des rêves	77
Adieux à mon orgue	83
Mon bijou	89
A mon neveu	93
La fauvette	97
Emma	101
Rorate cœli	105
L'oiseau	111
A mes neveux	117

Pages

Un lever de soleil au Japon 123
Le nouvel an 127
L'Amour 131
Comme l'amour 135
Je vous aime 139
Le ruisseau qui murmure 145
Rêverie 151
Mai 155
Le violon 159
La complainte du vent 165
Méditation 171
The song of Iopas 177
Farewell 181
Life 187
Fourleaved clovers 191
Hindoo love song 199
Love come to me 205
Lost 209
Love's flight 215
Violets blue 221
Love's vigil 223
Autumn thoughts 229
Womanhood 237
Épilogue 241

JAN 9 1968

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
3939
T55F4

Thibault, Anna Marie Duval
Fleurs du printemps